

cons n'y ont valu que de 19 à 20 sols. (24 juin). Si à 15 livres jusqu'à 16 la livre vous trouviez de belles soies grèges, je n'en pense pas que vous deviez les refuser. (8 juillet). — Les affaires sont toujours tristes par le peu de demandes de nos étoffes, à quoi il faut ajouter encore plusieurs nouvelles banqueroutes qui altèrent la confiance à tel point que chacun tombe dans le découragement. La fâcheuse situation où se trouve actuellement le commerce fait conjecturer qu'il n'y aura pas beaucoup d'acheteurs pour les soies à Beaucaire et qu'on pourra les y obtenir à grand marché. » (15 juillet).

Quant à Enfantin, il signale dans ses lettres des pluies continuelles qui retardent beaucoup les vers et des plaintes à la 4^e maladie de ces insectes. (3 juin). — a La récolte se présente très-mal ; j'en ai reçu environ 20 quintaux dont la qualité est bien inférieure à ceux de l'année dernière ; ce sont de ceux qui ont monté dans les grandes pluies ; peut être que les autres qui montent actuellement seront meilleurs. On se plaint cependant de ce qu'ils ne travaillent pas avec vigueur ; je les paie 18 sols à condition ; plusieurs personnes, du côté de Valence, les paient 20 sols, (16 juin). » Dans ses lettres ultérieures il accentue ses doléances : « La récolte sera au moins inférieure d'un quart dans nos environs, et dans bien des endroits, d'un tiers... Tous ceux qui ont fini leur tirage se plaignent beaucoup de la mauvaise qualité des cocons ; ils ont rendu généralement 10 % à moins que l'année dernière. Il nous faudra au moins 16 livres de cocons par livre de soie. » (27 juin, 18 août).

1758. — Si le commerce languissait, en 1757, il n'était pas plus prospère au commencement de l'année suivante. « Les affaires vont de mal en pis » écrit-on de Lyon, le 19 janvier. En avril, une gelée endommage les mûriers et menace de compromettre, à Romans et dans les environs, la récolte future. Heureusement, il n'en fut rien. « Nous avons des vers de tout âge, écrit M. Enfantin, le 2 juin, à la 4^e maladie, à la 2^e, à la 1^{re} ; on commence à regretter de n'avoir pas mis plus de graines ; les mûriers sont aussi feuillus que s'ils n'avaient pas essuyé la gelée. » Un autre fait à noter c'est que la graine fut rare et se paya de 3 à 4 livres l'once et que tout le monde se proposait, en juin, d'en faire un tiers en sus de